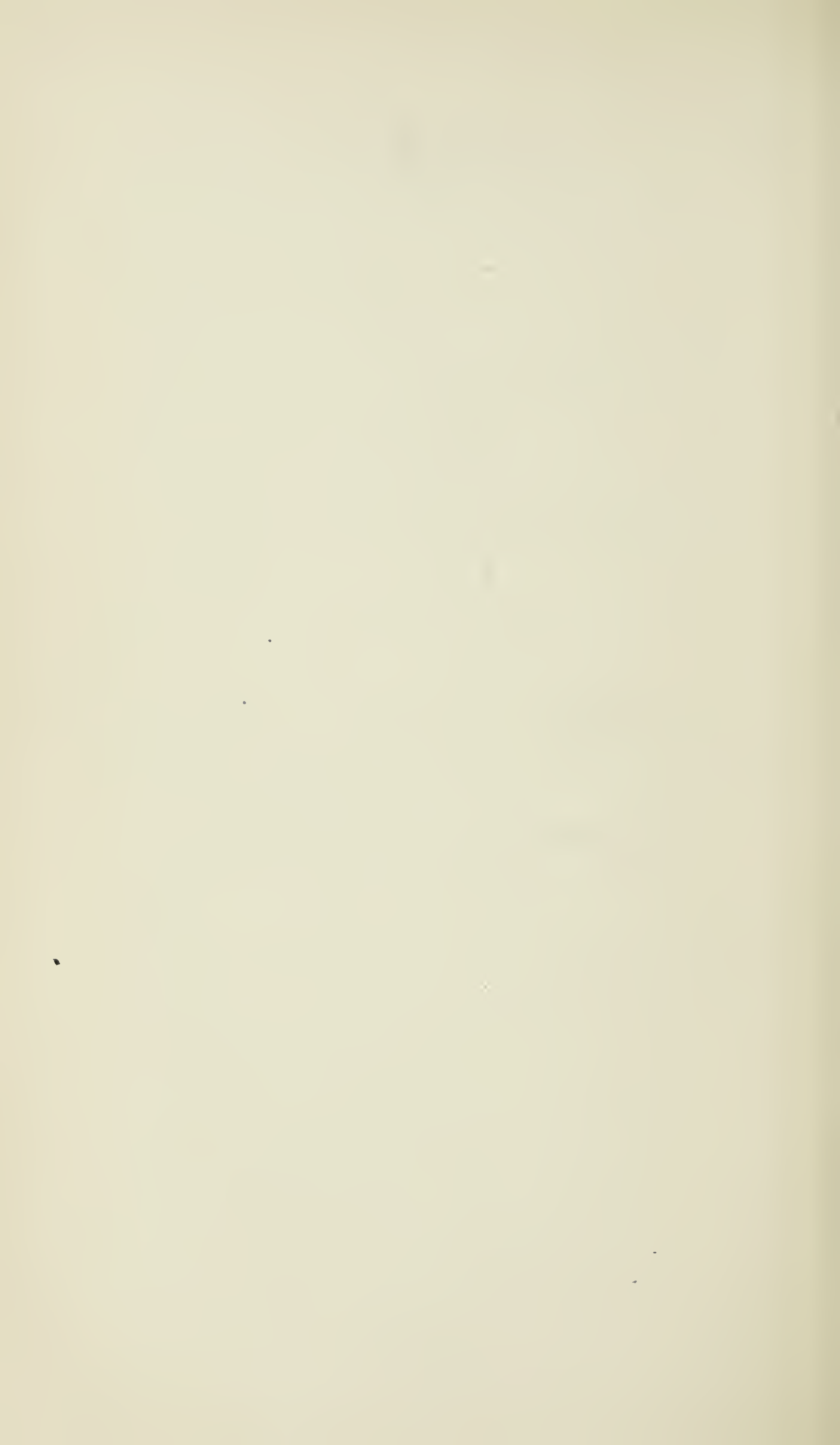






CONTES POPULAIRES

DU

SOUDAN ÉGYPTIEN

RECUEILLIS EN 1908

SUR

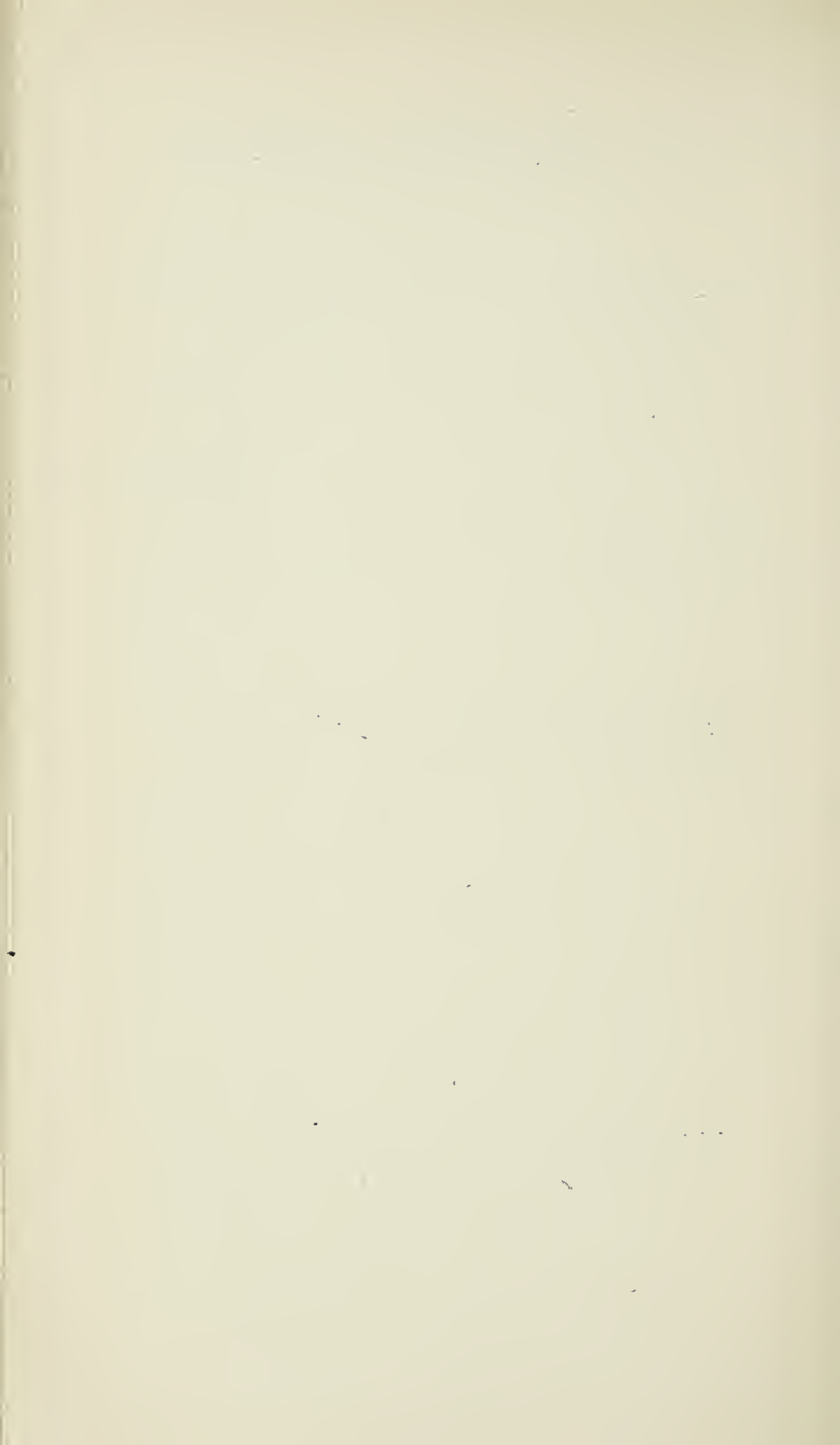
LE NIL BLANC ET LE NIL BLEU

PAR

YACOUB ARTIN PACHA

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1909



A ma fille,

Mademoiselle

GARDARINEH A. ARTIN PACHA

Caire, le 15 janvier 1909.

YACOUB ARTIN PACHA.



PRÉFACE

A la page 103 du « Sudan Church Notes », nº 24, 15 décembre 1908, l'éditeur dit :

« Nous espérons publier dans les numéros des mois prochains, une série de légendes Dinkas, recueillies par ceux qui travaillent pour la « Church Missionary Society » à Bor.

« De nos jours aucune apologie n'est nécessaire pour publier ce qui pourrait s'appeler histoires enfantines. Les études comparatives de Folklores sont devenues une branche scientifique des connaissances humaines et on peut dire que les

contes de fées sont plus recherchés par nos savants modernes que par nos enfants.

« Pour ceux qui sont anxieux de se rendre compte des progrès faits par le travail des Missionnaires de la station, ces contes peuvent en donner une idée ; surtout quand on songe aux progrès faits dans la connaissance intime de la langue des peuples parmi lesquels ils vivent, connaissances qui sont absolument nécessaires pour augmenter leur influence parmi eux.

« Car il est très difficile d'arriver à connaître ces légendes, sans une connaissance parfaite du dialecte ; il est même impossible d'en avoir des versions exactes. Tout Dinka connaissant l'arabe et enclin à raconter les légendes de sa tribu, invente souvent pour plaire à celui à qui il raconte. Il est donc oiseux pour le voyageur qui passe, de prétendre pouvoir recueillir quelques-unes de leurs légendes.

« Ces contes, appris systématiquement

à la génération d'enfants qui grandit, par un vieillard de la tribu, sont jalousement gardés dans leur mémoire. Tout soupçon qu'ils sont demandés par pure curiosité, produit immédiatement le silence. Ceux que nous publions ont été recueillis par lambeaux, dans des moments d'abandon, par les plus jeunes enfants qui, souvent, s'arrêtent soudainement au milieu de leur narration comme s'ils se rappelaient tout d'un coup qu'ils étaient en train de dire des mots défendus.

« Il serait intéressant de comparer ces contes avec d'autres recueillis dans le Soudan. Malgré toutes les variations, presque tous les Folklores semblent devoir se ramener à une source commune; et, il y a très peu de choses auxquelles les paroles de Salomon ne puissent s'appliquer : « Il n'y a rien de nouveau sous « le soleil ».

Je ne puis rien ajouter à ces observations, sauf que les quelques contes Schillouks et Dinkas que je reproduis ici

m'ont été racontés par des Missionnaires ou par des fonctionnaires civils ou militaires que j'ai rencontrés dans mon voyage sur le Nil Blanc.

Plusieurs des contes Dinkas ne sont même que la traduction de ceux publiés dans le « Sudan Church Notes », traduction que j'ai été autorisé à faire par les éditeurs de cette intéressante publication.

Ce volume contiendra la troisième série de contes que j'aurai recueillis et publiés dans la vallée du Nil.

La première série est intitulée : « Contes populaires inédits de la vallée du Nil, etc. » formant le tome XXXII de la collection « Les littératures populaires de toutes les nations ». Paris, 1895.

La seconde série est intitulée : « Seize Haddouta » contes populaires contés au Caire, etc. Le Caire, 1903.



CONTENTES ÉGYPTIENS

CONCERNANT LES BARBARINS

RECUEILLIS SUR LE NIL EN NUBIE

Novembre 1908





I

DIEU ET LES BARBARINS[1]

Un fellah possédait un âne, une vache et deux feddans[2]. La vache lui donnait son lait et labourait sa terre. Le baudet transportait ses produits à la ville prochaine.

Il arriva que la vache tomba malade ; le fellah pria Dieu de la guérir. La maladie empira et le fellah pria avec plus de ferveur, mais au troisième jour, voyant que la vache se mourait réellement, il implora Dieu de prendre plutôt l'âne et de lui laisser la vache

1. Il faut savoir que le fellah Egyptien méprise le barbarin, celui-ci le lui rend bien, d'ailleurs. Ces trois premiers contes ont été recueillis de la bouche d'Égyptiens, entre Assouan et Wady Halfa, c'est pourquoi on y voit le barbarin ravalé et bafoué. Généralement ce nom est donné aux habitants des bords du Nil depuis Assouan jusqu'à Wady Halfa.

2. Un hectare de terre.

qui lui était plus utile. Malgré tout la vache mourut.

Le fellah alla chercher des gens pour l'aider à jeter le cadavre dans le Nil. Il trouva, à l'entrée du village, assis autour d'un petit feu, des barbarins.

« Barbarins, barbarins, venez avec moi. Voilà mon âne mort, vous m'aiderez à le jeter au Nil ».

Les barbarins le suivirent, mais quand ils virent la bête ils dirent : « Ce n'est pas un âne, c'est une vache ».

« En êtes-vous bien sûrs? demanda le fellah.

« Certainement, répondirent les barbarins, voilà ses cornes et ses pis ».

« Non, non, vous vous trompez, dit le fellah, c'est un âne ».

« Allah ! Allah ! répondirent les barbarins, tu dis cela pour nous payer moins cher. Mais c'est une vache, et tu nous paieras le prix de l'enlèvement d'une vache ».

Et ils se mirent en devoir d'entraîner la bête vers le Nil.

Alors le fellah levant ses mains vers le ciel, sécria :

« O Allah ! même ces abjects barbarins font la différence entre un âne et une vache ! »



II

LES BARBARINS ET LEUR PROPHÈTE

Il y a longtemps de cela, les barbarins étaient fort tristes, en pensant que les juifs et les arabes avaient eu leur prophète et qu'eux seuls n'avaient jamais eu un prophète barbarin.

Ils convinrent de prier ardemment Allah de leur envoyer un prophète.

Allah agréa leur requête et leur en envoya un de leur race. Il était bon mais très sévère ; ils en furent enchantés.

Après quelques années, ils pensèrent que comme tous les prophètes, il devait un jour mourir. Cette idée les attrista si fort que tout le monde en parlait et pleurait.

Enfin, quelques barbes blanches et hom-

mes de bien, nourris des leçons du prophète, pensèrent qu'au lieu de le laisser mourir, il serait mieux de trouver un moyen de ne jamais s'en séparer. Toute la population fut du même avis.

On le tua donc et tous les barbarins en mangèrent un morceau.

De cette façon, le prophète fut dans le sang de tous les barbarins, présents et à venir [1].

1. Ne serait-ce pas là une allusion à la communion des Chrétiens, au temps où les barbarins étaient encore Chrétiens, c'est-à-dire jusqu'au XIIIe siècle environ.

III

ARITHMÉTIQUE DES BARBARINS

Un barbarin demanda à emprunter une piastre à un autre barbarin.

Celui-ci lui donna deux pièces de vingt paras chacune. [1]

Le lendemain l'emprunteur lui rapporta une pièce de quarante paras.

« Non, non, dit le prêteur, je t'ai prêté deux pièces de vingt paras, je veux deux pièces de vingt paras ».

« Mais celle-ci est une pièce de quarante paras... ».

« Non, non, deux pièces... je veux deux pièces ».

1. On sait que quarante paras font une piastre c'est-à-dire en monnaie française frs. 0. 26.

De mot en mot, de discussion en discussion, une querelle s'en suivit où tout le monde, créancier, débiteur et public, parlaient à la fois, personne n'écoutant, selon l'habitude des barbarins.

Ils vont enfin chez le Cadi. Celui-ci, après beaucoup de paroles et de calculs, ayant réussi à démêler la question, prit la pièce de quarante paras et donna au prêteur deux pièces de vingt paras qu'il tira de sa poche pour aplanir le différend.

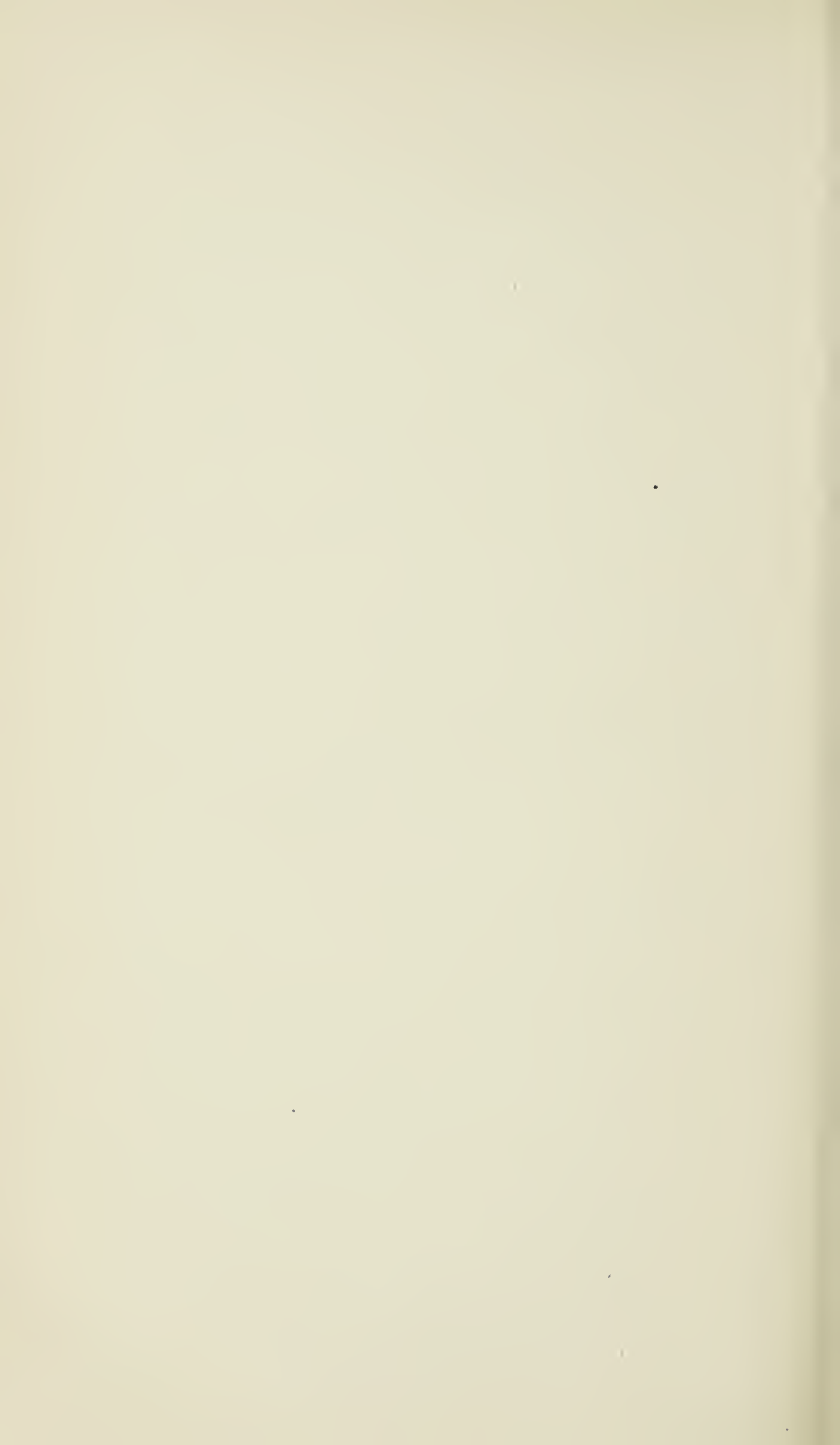
« Allahou Akbar ! » (Dieu est le plus grand !) dit le barbarin, ce Cadi vaut son pesant d'or. Il sait compter et ne fait de tort à personne. »

CONTE HADANDOWA

(Tribu Somali-Arabe des bords de la Mer Rouge)

RECUEILLI SUR LE NIL BLEU

Novembre 1908





IV

LE RENARD ET LE CORBEAU.

Un renard aperçut perché sur la branche d'un arbre un corbeau. Il avait faim et aurait bien voulu le manger.

« Pourquoi perches-tu si haut ? lui dit le renard, descends et viens me tenir compagnie ».

« Nenni, dit le corbeau, tu as faim et tu me mangerais ».

« Ah, Ah, dit le renard, ne sais-tu pas que le prophète Salomon[1] a ordonné la paix

1. Le prophète Salomon fils du prophète David était, chez les Musulmans, non seulement le roi des hommes, mais aussi le roi de tout l'univers, animé et inanimé, matériel et immatériel ; tous lui obéissaient comme à Dieu lui-même.

parmi les animaux: ne crains donc rien, la paix étant un fait accompli ».

« Je ne connaissais pas encore ce décret du grand prophète », dit le corbeau en tournant la tête ostensiblement du côté du désert.

« Que regardes-tu là avec tant d'attention, mon ami? » demanda le renard.

« Je vois venir par là un homme suivi de son chien » dit le corbeau.

« Eh bien, dit le renard, au revoir et que Dieu te protège ».

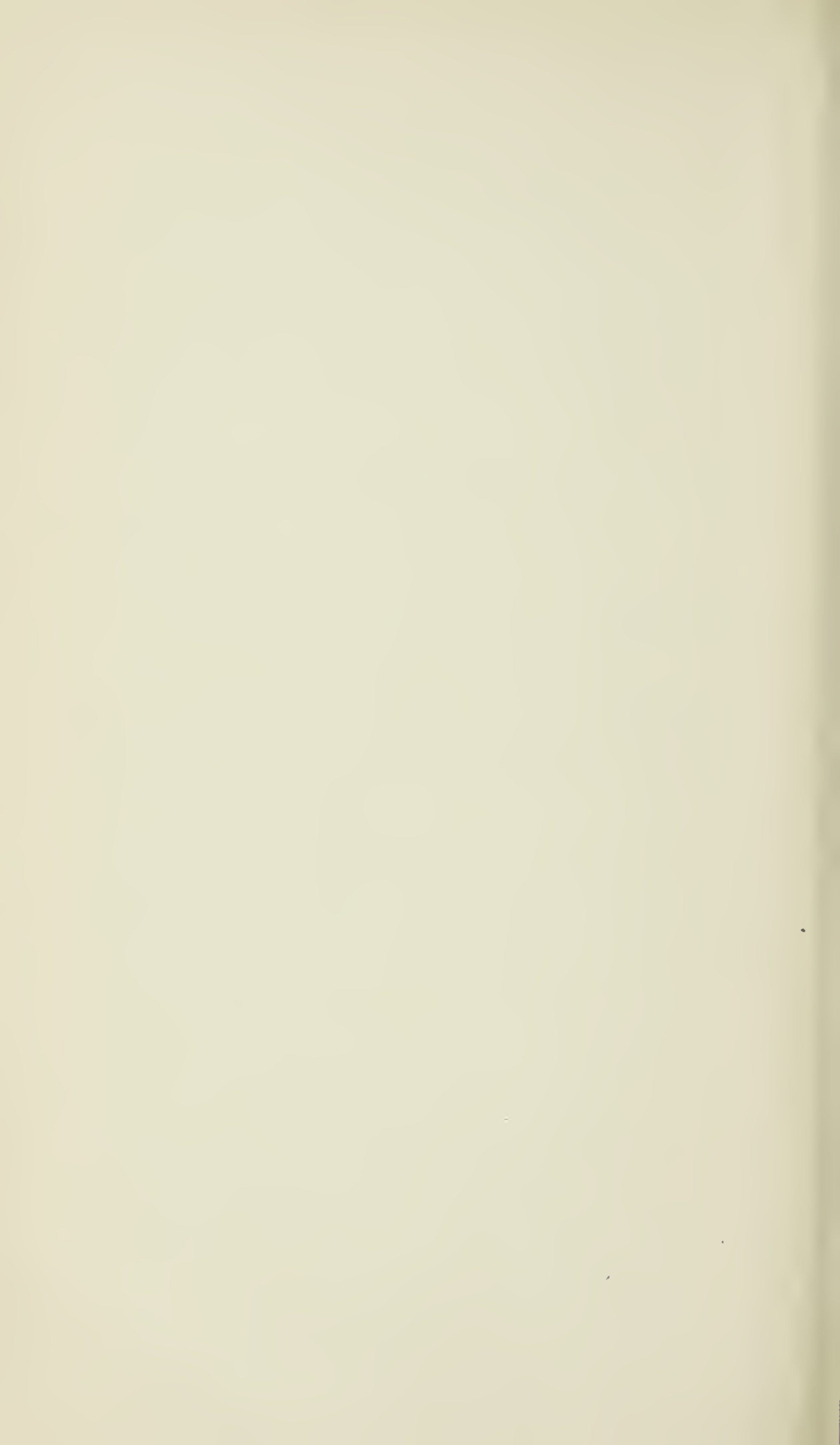
« Pourquoi t'en aller si tôt, reprit le corbeau. Si la paix est faite, l'homme et son chien ne te feront aucun mal ».

« Sans doute, sans doute » dit le renard en décampant, « mais peut être que cet homme comme toi n'a pas encore entendu parler du décret de notre puissant prophète » et il disparut sous bois.

CONTES SOUDANAIS-ARABES

RECUEILLIS A KHARTOUM

Décembre 1908





V

LE CHIEN, LE COQ ET LE RENARD

Dieu, dans sa sagesse, ayant décidé la destruction d'un village [1], tous ceux qui l'habitaient, hommes, femmes et enfants, ainsi que les bêtes, abandonnèrent ce village et s'en allèrent en habiter un autre qu'ils construisirent loin de celui qu'ils avaient quitté.

Il ne resta dans le village qu'un chien et un coq.

Le coq perché sur le toit d'un tukul, [2] appelait à la prière comme le Moezzin, à toutes les heures canoniques et de plus il faisait la garde en observant le pays d'alentour pour la sécurité du chien.

1. Hilleh.
2. Chaumière soudanaise.

Celui-ci, entre les heures des prières, allait chasser et apportait de quoi manger qu'il partageait avec le coq.

Le coq moezzin et le chien imam, vivaient heureux et tranquilles, lorsque survint le renard qui n'avait qu'une idée : manger le coq.

Il lia amitié avec le chien et lui conseilla d'aller chasser plus loin, sous prétexte que la chasse était meilleure et plus fructueuse. Il fit si bien qu'un jour ils se trouvèrent en face d'une hyène [1].

Le chien la chargea mais il fut tué.

Le renard courut vers le village et s'adressant au coq lui dit :

« O coq, ô coq, descends de ton minaret. L'imam notre ami a été mangé par l'hyène, sauvons nous ».

« Ah! dit le coq, je la vois venir par ici ».

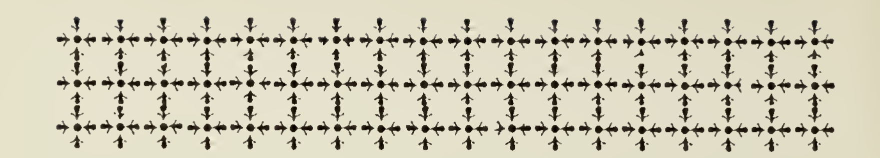
Le renard n'eut que le temps de décamper.

Le coq seul qui, cinq fois par jour chante la gloire de Dieu tout puissant, fut sauvé.

Souvent ces abandons de villages dans le Soudan se font à la suite d'épidémies, surtout d'épi-

4. Marfa'yne.

démie de petite vérole, maladie que les Souda nais redoutent le plus, à tel point que, dès que quelqu'un est vacciné, il est mis en quarantaine, hors du village. Cet effroi de la petite vérole, qu'ils étendent au vaccin, les empêchent de se faire vacciner, ce qui fait que souvent ils ont de terribles épidémies de cette maladie qui décime des villages entiers.



VI

UNE FEMME AVISÉE

Un homme avait une femme qu'il aimait beaucoup. Sa femme aussi l'aimait ils vivaient très heureux.

Un jour l'homme vit une jeune fille, il en tomba amoureux et se maria avec elle.

La première femme en devint inconsolable, d'autant plus que le mari n'avait d'yeux que pour sa nouvelle épouse, la première lui étant devenue absolument indifférente.

Celle-ci alla trouver un savant magicien.

« Que faire, lui dit-elle, pour regagner les bonnes grâces de mon mari ? » et elle lui conta son histoire.

Le docte magicien baissa la tête et réfléchit beaucoup, puis il releva la tête et dit :

« Ton cas est très difficile. Donne-moi vingt-quatre heures pour faire des recherches

dans mes grimoires et viens demain. Lorsque j'aurai fait mes calculs je te dirai ce que tu auras à faire ».

Le lendemain il lui dit :

« Tu n'auras jamais plus les grâces de ton mari, à moins que tu ne frises la moustache d'un lion ».

« Qu'est ce à dire ! » exclama la femme avec effroi.

« C'est ainsi, dit le docte personnage, que toute la magie s'est prononcée ».

La femme était bien triste ; elle voyait toute l'impossibilité de reconquérir les faveurs de son mari.

Cependant, ne perdant pas courage, elle s'en retourna chez elle, tua un chevreau, le dressa et alla le placer à un endroit où elle savait qu'un lion avait accoutumé de passer tous les soirs.

Elle regardait de loin et vit le lion venir et manger le chevreau avec gloutonnerie.

Le lendemain elle fit de même, mais s'approcha un peu plus du passage du lion. Le troisième jour le lion repu avait perdu de son appétit féroce. Il aperçut la femme qui était tout près, remua la queue, mangea le chevreau et s'en alla.

Le quatrième jour il s'approcha du chevreau préparé, s'assit en remuant la queue et lécha la viande en grognant de plaisir et en regardant la femme.

Le cinquième jour, il se coucha aux pieds de la femme qui tenait le chevreau à la main, elle lui en servit de sa propre main, morceau par morceau. Ayant mangé le tout le lion posa sa tête par terre, la femme la lui releva, la posa sur ses genoux et commença à jouer avec ses moutaches; finalement elle les lui frisa.

Au matin elle alla conter le tout au sage magicien, qui lui dit :

« Ma sœur, ni moi ni personne, nous ne pouvons plus rien pour toi : après ce que tu viens de faire, regagner les grâces d'un mari ne peut être qu'un jeu d'enfant pour toi. Vas en paix! ». [1]

1. Un soldat nègre du Sud du Kordofan m'a dit que dans leur pays, quand quelqu'un tuait un lion on recueillait, entre autres choses, les moustaches et les griffes du fauve, on les réduisait en poudre en les brûlant et on faisait manger cette poudre aux enfants pour leur donner du courage.



VII

LE MARCHAND ET LES SINGES

Un marchand ayant acheté des tarbouches pour les vendre au Gadaref, s'endormit en passant dans une forêt.

Les singes qui se trouvaient dans le voisinage, vinrent, autour de lui, ouvrirent sa caisse et s'emparant de sa marchandise, chacun d'eux se coiffa d'un tarbouche.

Le marchand, à son réveil, voyant sa caisse vide, cria au voleur, puis il s'aperçut que tous les singes, coiffés de tarbouches, gambadaient sur les arbres.

Il pleure, il crie, il appelle, rien n'y fait.

A la fin un homme arrive et lui dit : « Donne moi ton tarbouche ». Il le prend, il le met sur sa tête, il commence à hocher la tète : tous les singes l'imitent et hochent

la tête comme lui. Alors il prend son tarbouche avec la main et le jette par terre. Tous les singes en font autant.

Il crie alors au marchand.

« Vite, vite, ramasse tes tarbouches » et le marchand, après avoir vivement repris sa marchandise, s'en va tout content.

C'était le roi des singes qui avait vu la douleur du marchand et il avait noté que, malgré la perte qu'il subissait, au lieu d'essayer de faire du mal aux singes, il les priait et les suppliait de lui rendre sa marchandise. Alors pris de pitié pour cet homme bon, le roi des singes lui fit rendre ses tarbouches en recourant à cet expédient [1].

1. Je me souviens avoir lu un conte semblable dans les relations d'un voyage en Afrique par un voyageur Européen qui a dû l'entendre conter comme moi.

Il est curieux de retrouver dans l'Afrique Musulmane, la même sympathie pour les singes qu'on constate dans les Indes Orientales.



VIII

L'HOMME ET LA SIRÈNE DU NIL [1]

Un homme vivait heureux avec sa famille qui prospérait par son travail.

Un jour qu'il s'était endormi au bord de sa sakieh sur le Nil, une Herryeh en sortit et l'emporta dans le fleuve [2].

1. Herryeh.

2. Les Juifs en Orient comme les Musulmans croient que les Esprits se multiplient et engendrent d'autres Esprits en se mariant entre eux. Ils ont en outre la croyance que les Esprits se multiplient aussi en cohabitant avec les humains dont ils tombent amoureux, comme les Syrènes des Grecs ou les Samodivas des Bulgares, etc,

Il crut, tout d'abord, qu'il allait être noye mais voilà que tout à coup il se trouva au milieu d'une ville où la syrène qui le portait l'introduisit dans une maison.

Elle fit alors tout ce qui était en son pouvoir pour le rassurer et lui dit : « Si tu m'aimes autant que tu aimais ta femme sur terre, je te donnerai de beaux enfants plus jolis que ceux qu'elle t'a présentés ».

« Ne seront-ils pas des Djins ! « exclama l'homme, il ne put surmonter l'horreur qui lui inspirait la perspective de devenir père de Djin : sans Nil, sans sakieh, sans terre, sans cultures et surtout sans sa femme et ses enfants !

La Herryeh s'aperçut de son dégoût pour elle et elle redoubla de gentillesses mais en vain. Un jour elle lui dit : « Je t'autorise à aller sur terre voir ta famille », mais comme elle était d'une nature méchante, elle ajouta, pour lui causer de la peine, que sa sœur était morte et qu'elle l'autorisait à aller assister à ses funérailles..

Il partit préoccupé et fort triste mais lorsqu'il arriva chez lui il trouva sa maison en fête ; sa femme et ses enfants le reçurent

au son de la darabukka [1] et des zagharites [2]; tous avaient rougi leurs doigts de henné [3], et avaient mis leurs habits de fête ; en un mot, ils semblaient l'attendre.

Il en fut étonné et lorsqu'il apprit que sa sœur se portait bien, il en fut très content et maudit la syrène qui lui avait fait si peur.

Cependant le lendemain matin il alla vers son champ où il travailla jusqu'à midi, après quoi il déjeuna et s'endormit sur le bord de sa sakieh.

Une fois encore la Herryeh vint et l'emporta de nouveau.

Le pauvre homme en était inconsolable et maigrissait à vue d'œil; enfin un jour la syrène s'étant absentée, trompant la vigilance de ses gardiens il prit son courage à deux mains, sortit de la maison et alla chez le Cadi de la ville lui conter son aventure.

Le Cadi convoqua la syrène et lui commanda de laisser partir cet homme qui n'aurait jamais fait un bon mari pour une

1. Tambourin.
2. Cri guttural des femmes qui indique la joie.
3. Lawsonia inermis.

Herreyeh comme elle, étant ensorcelé par sa femme sur terre.

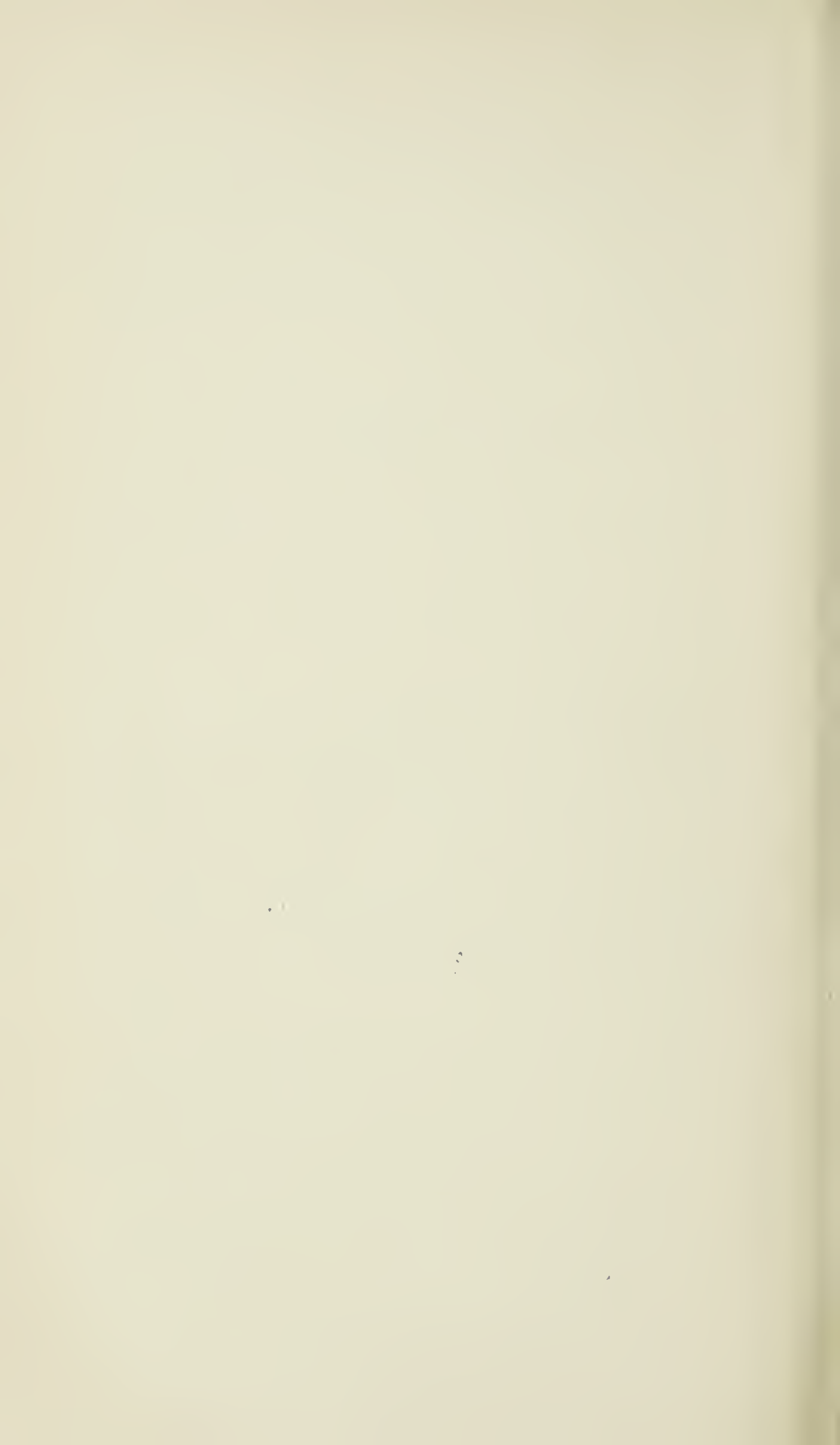
Sur ce, le Cadi fit un signe et notre homme s'en retourna chez lui heureux et content.

CONTES SCHILLOUK[1]

RECUEILLIS SUR LE NIL BLANC

Décembre 1908.

1. Eux-mêmes s'appellent Tchella, Shalla ou O'Shalla. Je n'ai pu savoir quand et par qui leur nom fut transformé en Schillouk. Je pense que les Arabes qui ont été en contact avec ces peuplades, dès leur arrivée sur le Nil vers le xve siècle, leur donnèrent ce nom, plus en harmonie avec leur phonétique que les premiers.





IX

LE LION ET L'HYÈNE

Un lion et une hyène vont ensemble à la chasse.

Ils attrapent une gazelle.

L'hyène dit : « Comment la faire cuire? »

« Mangeons-la crue », répond le lion.

« Non, ce n'est pas bon », dit l'hyène et montrant le soleil qui se couchait à l'horizon, elle dit au lion : « Voilà du feu vers l'occident, vas le chercher ».

Le lion court, bondit vers le soleil qui se couche.

Le lion revient.

« Où est le feu? » dit l'hyène.

« Je n'ai pas pu l'atteindre » répond le lion.

« Où est la bête? » demande le lion.

« La voilà, répond l'hyène, je l'ai laissée

là, Dieu l'a enterrée, la queue et la tête en dehors et le reste du corps sous terre.

Le lion tire la tête, l'hyène la queue.

« Mais, où est le corps » dit le lion.

« Dieu l'aura mangé » répond l'hyène.



X

LE LIÈVRE ET LA GIRAFE

Le lièvre ayant été voir la girafe il la trouva préparant son gruau.

« Comment faites-vous pour le manger sans beurre ni graisse », dit le lièvre.

« Qu'à cela ne tienne » répondit la girafe, et prenant un bâton, elle cassa une de ses jambes de devant; il en coula une moëlle excellente.

Lorsque le gruau fut impreigné de moëlle, la girafe remit son sabot sur son pied et déjeuna avec le lièvre comme si de rien n'était.

Le lièvre se disait : « cependant c'est facile, je pourrai en faire autant ».

Après le déjeuner, il invita la girafe à venir déjeuner avec lui le lendemain.

Au moment voulu il prit un bâton et se cassa la jambe; cela lui fit grand mal et rien ne coula.

La girafe lui répara la jambe et s'en alla.



XI

LE LIÈVRE ET LE CORBEAU.

Une fois, le lièvre vit le corbeau réunir des brindilles de bois pour cuire sa nourriture.

« Comment fera-t-il pour y mettre le feu », se dit le lièvre.

Pendant qu'il réfléchissait, le corbeau sortit un de ses yeux et le plaça à côté des brindilles de bois; à l'instant le feu ayant pris, le corbeau remit son œil et fit cuire sa nourriture que lui et le lièvre mangèrent.

En retournant à son gîte, le lièvre se disait : « Tout cela est bien facile ».

Le lendemain il invita le corbeau, et, pour cuire son déjeuner, il enleva son œil et mit le feu aux brindilles de bois. Il était si content d'avoir réussi, qu'il oublia de remettre l'œil dans son orbite. Lorsqu'il y pensa, il

fut effrayé de voir que les fourmis blanches avaient entamé l'œil.

Heureusement, le corbeau n'était pas encore parti; il piqua toutes les fourmis, nettoya l'œil et le remit en place.

Le lièvre fut très content.



XII

LE LIÈVRE ET LE BÉLIER

Le lièvre vit une fois le bélier en train de briser un arbre pour se procurer du bois à brûler.

« Je pourrais en faire autant », dit le lièvre et, incontinent, il donna si fort de la tête contre le tronc d'un arbre, que sa tête entière entra dans ses épaules. Il se mit alors à hurler très fort ; le bélier se retourna et vit le lièvre sans tête. Il regarda et vit que sa tête était entrée dans son corps. Il l'attrapa par les oreilles, tira si bien, que la tête se remit en place.

Le lièvre s'en retourna chez lui en jurant de ne jamais plus essayer d'imiter les magiciens.

CONTES DINKAS

RECUEILLIS SUR LE NIL BLANC

Janvier 1909.

Sauf les numéros 15, 16, 17, 18 et 19, qui sont des traductions de contes Dinka publiés dans le « Sudan Church Notes » de Khartoum.





XIII

CRÉATION DE L'HOMME

L'homme et la femme furent créés en un seul être, le côté droit était masculin et le côté gauche était féminin [1].

Plus tard ils se dédoublèrent pour s'entraider plus efficacement.

1. Il est au moins curieux de rencontrer sur le Nil Blanc, chez les Dinkas, une croyance qui rappelle l'enseignement de la Genèse : ch. I, 27 et ch. II, 21, qui d'ailleurs rappelle lui-même, l'androgyne du Banquet de Platon.

M. Péladan dans la « Nouvelle Revue », fait remarquer aussi ; en note 2, page 81 du nº du 1er mars 1909; en parlant du Banquet que :

« Les rédacteurs de la Genèse et l'Académicien se rencontrent, mais la côte, l'os que les Œlohim prennent à Adam pour en former Eve, ne peut être qu'une erreur de copiste : il s'agit d'un des côtés, comme le dit Aristophane, d'une coupe longitudinale. »



XIV

LE FEU [1]

Dieu créa le Doura [2] et le donna à l'homme pour sa nourriture, puis il créa le Doukhn [3].

Alors l'homme et la femme voulurent manger, mais ne trouvant pas de feu, ils envoyèrent leur chien en chercher. Celui-ci partit à la recherche du feu.

En passant dans une forêt, il vit un serpent qui gardait le feu. Il courut vers lui, tourna et retourna autour du feu et d'un coup

1. Ce conte m'a été raconté à bord de « l' Omdurman » vers le 27 décembre. Celui qui suit, qui en est une variante, est une traduction d'un cônte publié par le « Sudan Church Notes », que je traduis sous le n° XV.

2. Zea Mays.

3. Panicum miliaceum.

de sa queue il détacha une branche enflammée qu'il apporta à ses maîtres.

Depuis, chaque Dinka garde avec un soin jaloux le feu qu'il a chez lui.



XV

NE BATS PAS TON CHIEN.

(Variante du conte précédent).

Il y a bien longtemps il n'y avait pas de feu.

Lorsque les Dinka pêchaient un poisson, ils le coupaient en morceaux, le mettaient dans un pot et ils l'exposaient au soleil. Quand la chaleur du soleil avait fondu la graisse, ils buvaient cette graisse liquide et mangeaient la chair cuite au soleil [1].

Un jour le chien chassait très loin dans la forêt.

Un grand orage éclata et bientôt le chien fut entièrement mouillé par la pluie et gre-

1. En parlant du pays des Troglodytes en Afrique, Diodore de Sicile (livre III : 34) dit : « Si l'on met quelques aliments dans un vase d'airain avec de l'eau, et qu'on l'expose au soleil, il est bientôt cuit sans feu ni bois ».

lottait de froid. Il se traîna, alors, jusqu'à un trou, pour y trouver un abri. Ce trou se trouvait, par hasard, être l'habitation du serpent et dans ce trou il y avait du feu.

« Mon neveu, lui dit le serpent (car le serpent est l'oncle du chien) si tu vas plus loin, tu vas te brûler ».

« Mon oncle, répondit le chien, vous êtes bien bon », mais tout en disant cela il se poussa encore plus près du feu jusqu'à ce que sa queue s'enflamma. Alors, pris de terreur, il sauta hors du trou et comme il se sauvait, la forêt et l'herbe sèche prirent feu.

Les Dinka virent de loin à l'horizon le flamboiement de l'incendie ; ils allèrent vers la forêt avec des pots et autres ustentiles et ramassèrent le bois incandescent qu'ils rapportèrent au village.

Et, à présent, lorsqu'un homme est faché après son chien et veut le battre si quelqu'un se trouve dans les environs, il lui dit :

« Ne bats pas ton chien ! Est-ce que ce n'est pas lui qui a porté le feu, le feu au moyen duquel tu manges de bonnes choses ! » [1]

1. Traduction de l'anglais. « Sudan Church Notes » nº 24, 15 décembre 1908.



XVI

LE FAUCON ET LA CORDE [1]

Dans les temps passés, à l'origine des choses, il y avait une corde suspendue entre le ciel et la terre. Les hommes, lorsqu'ils le voulaient, montaient au ciel au moyen de cette corde et les anges descendaient sur terre. Il y avait ainsi une constante communication entre le ciel et la terre.

Les hommes, alors, connaissaient Dieu et conversaient avec lui.

Mais un jour fatal arriva où le faucon, qui est un méchant oiseau, passa à travers les airs et mordit la corde avec son bec et depuis ce temps là il n'y a plus eu de communication entre le ciel et la terre.

1. Traduction de l'anglais. « Sudan Church Notes » 15 janvier 1909, n° 25.

A présent les hommes ne connaissent plus Dieu et ne savent pas ce qui se passe dans le ciel ayant perdu le chemin qui y conduit [1].

1. Il est curieux que l'antique Horus (épervier ou faucon) soit devenu, chez les nègres du Nil Blanc, un méchant oiseau. Ne serait-ce pas là une reminiscence des luttes divines de la légende égyptienne, des combats entre étrangers et autochtones, comme l'a indiqué quelque part M. A. Wiedemann où il dit « Ces guerres interminables, qui sont la propriété du mythe et de l'histoire religieuse, ont eu certainement pour point de départ l'invasion de l'Egypte par une peuplade orientale personnifiée par Horus, l'épervier Dieu du soleil levant et la victoire de ce dernier sur Set le Dieu autochtone. »



XVII

LA VACHE ET LE CHIEN [1]

La première vache venue sur la terre tomba du ciel; en tombant elle donna de son mufle contre le sol et se cassa les dents de devant. C'est pour cela que les vaches n'ont qu'une rangée de dents.

Un chien se trouvait par hasard à proximité et la voyant tomber si maladroitement, il fut pris d'un fou rire et il rit tellement que depuis ce jour-là sa bouche est restée fendue jusqu'à ses oreilles [2].

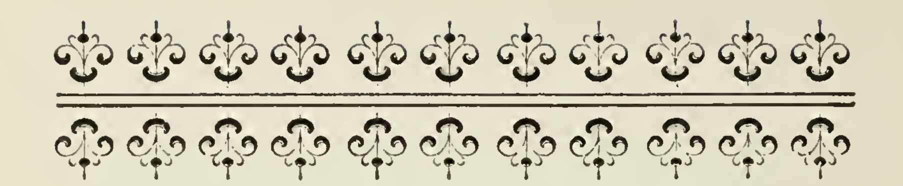
1. Traduction de l'anglais. « Sudan Church Notes », 15 février 1909, nº 26.

2. Les vaches sont adorées ou presqu'adorées par les Schillouks et les Dinka sur le Nil Blanc. Est-ce là une réminiscence de la vache Hathor? ou une croyance importée des Indes? Est-ce plus simplement parce que avec le chien, c'est

le seul animal domestique qui résiste au climat et à la piqûre meurtrière des insectes.

Comparez ce conte avec le nursery rhyme anglais suivant, où la vache et le chien jouent à peu près les mêmes rôles :

Hey! diddle, diddle,
The cat and the fiddle,
The cow jumped over the moon ;
The little dog laughed to see such sport;
And the dish ran after the spoon.



XVIII

INÉGALITÉ DANS LA VIE

Abungdit, la première femme, eut deux enfants jumeaux. Lorsque le temps arriva, Gurungdit, son mari, devait venir la voir pour indiquer à chacun de ses enfants la voie qu'ils devaient suivre dans la vie.

L'un des bambins était très joli, d'un noir tendre, à la peau lisse et reluisante. L'autre enfant était d'un vilain rouge, d'une couleur crue qui ne pouvait plaire à aucun œil. La mère aima de suite beaucoup le bébé noir et l'idée qu'un jour elle devrait s'en séparer lui donnait des angoisses au cœur.

Aussi, lorsque Gurungdit vint, elle lui donna l'enfant rouge mais elle ne lui dit

même pas qu'il y en avait un autre qu'elle avait caché dans son tukul [1].

Gurungdit [2] prit l'enfant rouge et lui donna, comme capital pour commencer la vie, de

1. Pourrait-on voir dans l'aversion de la mère pour l'enfant rouge une réminiscence des conquêtes successives de la Vallée du Nil par des peuples du Nord qui sont de couleur plus ou moins rouge. Les Dinka insistent à dire que les Anglais sont rouges et non pas blancs.

Les anciens Égyptiens, dit-on, abhorraient les cheveux rouges parce que c'était la couleur des cheveux du Dieu Set.

Cette idée de la fraternité du rouge (le blanc) avec le noir (le nègre), peut être illustrée par le fait suivant :

Vers 1885, le 9e bataillon Soudanais combattant à côté du bataillon écossais Cameron Highlanders, dans une action à Ginnis ou à Kosheh, les nègres, après la bataille, déclarèrent aux Highlanders, qu'ils étaient frères, descendant de la même mère, étant tous, écossais et nègres, des montagnards.

Cette amitié des nègres et des écossais alla si loin que ces derniers, avant de se quitter, donnèrent au 9e bataillon Soudanais un drapeau que celui-ci garde jusqu'à ce jour.

2. Deugdit : variante.

grandes possessions, il lui donna des fusils, beaucoup de bonnes choses à manger et de splendides habillements.

En grandissant, le petit enfant noir commença à demander à sa mère de lui faire des présents, mais elle ne put lui donner rien autre qu'une lance.

Voyant que sa mère était trop pauvre pour lui donner autre chose, il décida d'aller trouver son père Gurungdit pour qu'il lui donnât toutes sortes de bonnes choses, ainsi qu'il avait fait pour son frère et il partit vers le tukul de son père.

Lorsque Gurungdit vit cet enfant et apprit qu'on l'avait trompé, il se mit dans une grande colère et refusa net de faire droit à la demande de l'enfant.

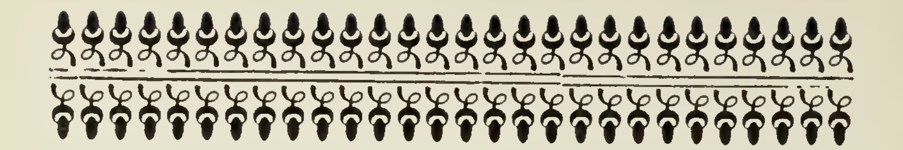
« Alors, dit celui-ci, s'il en est ainsi, je vais m'asseoir en cet endroit devant ta porte jusqu'à ce que tu m'aies donné ce que je demande ! »

Et ainsi, tous les soirs, lorsque Gurungdit allait se coucher, il trouvait l'enfant assis devant sa porte, et tous les matins, lorsqu'il sortait de la hutte, il retrouvait l'enfant noir toujours assis au même endroit.

A la fin, importuné de cette persistance,

Gurungdit lui fit cadeau d'un petit veau femelle.

Voilà pourquoi les Dinka n'ont que des bestiaux et des lances, tandis que les Anglais ont des fusils et des habits de toutes sortes, de bonnes choses à manger, ainsi que tout ce qui est bon dans la vie.



XIX

LE VAUTOUR ET L'ATOI

Il y a longtemps, longtemps, bien longtemps de cela, qu'un homme demanda : « Qu'advient-il à l'homme lorsqu'il meurt? »

Un vautour qui planait au-dessus de la tête de cet homme, entendit la question. Il ramassa à terre une cuillère à remuer la bouillie et la jeta dans le Nil [1].

La cuillère disparut d'abord, puis elle reparut sur la surface du fleuve, flottant à

1. Cette espèce de cuillère est faite d'un bout de bâton en bois, fiché dans une vertèbre en os d'animal. Elle sert à remuer la bouillie de farine de maïs ou de millet, lorsqu'on la fait cuire sur le feu, pour qu'elle ne brûle pas, et jusqu'à ce qu'elle prenne de la consistance comme le *Prridge* écossais et la *assida* arabe, ou la *polenta* italienne.

cause de la légèreté du bois qui formait son manche.

Le vautour dit : « C'est ainsi que l'homme qui meurt paraît disparaître d'abord, mais il reparaît ensuite.

L'atoi [1], voltigeant par là, entendit la prediction du vautour et pour le contredire, il ramassa un tesson de poterie et le jeta dans l'eau. Le tesson disparut, alla jusqu'au fond du fleuve, y resta pour toujours.

L'atoi s'écria en même temps : « Voilà ce qui arrive à l'homme qui meurt ».

Depuis ce temps-là, le Dinka a voué une haine à l'atoi et il respecte et aime le vautour.

1. L'atoi est un petit oiseau dont la poitrine et la tête sont d'un bleu pâle et ont un point rouge sur chacune des oreilles. Cet oiseau envahit par milliers les champs de maïs dont il mange les graines. Il est donc considéré comme un animal malfaisant.





TABLE DES MATIÈRES

Le *Puy*. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon.



